

CHAPITRE XXIV

Marcia, 1

L'arrière-boutique du magasin d'antiquités de Madame Marcia.

Madame Marcia habite, avec son mari et son fils, un appartement de trois pièces au rez-de-chaussée droite. Son magasin est au rez-de-chaussée également, mais à gauche, entre la loge de la concierge et l'entrée de service. Madame Marcia n'a jamais établi de distinction réelle entre les meubles qu'elle vend et ceux dans lesquels elle vit, ce qui fait qu'une part importante de ses activités consiste à transporter meubles, lustres, lampes, pièces de vaisselle et objets divers entre son appartement, son magasin, son arrière-boutique et sa cave. Ces échanges, qui sont suscités aussi bien par des occasions propices de vente ou d'achat (il s'agit alors de faire de la place) que par des inspirations subites, des lubies, des caprices ou des dégoûts, ne se font pas au hasard, et n'épuisent pas les douze possibilités de permutations qui pourraient se faire entre ces quatre lieux et que la [figure 1](#) met bien en évidence ; ils obéissent strictement au schéma de la [figure 2](#) : quand Madame Marcia achète quelque chose, elle le met chez elle, dans son appartement, ou dans sa cave ; de là, ledit objet peut passer dans l'arrière-boutique, et de l'arrière-boutique dans le magasin ; du magasin enfin il peut revenir — ou parvenir, s'il venait de la cave — dans l'appartement. Ce qui est exclu, c'est qu'un objet revienne dans la cave, ou arrive au magasin sans être passé par l'arrière-boutique, ou repasse du magasin dans l'arrière-boutique, ou de l'arrière-

boutique dans l'appartement, ou enfin passe directement de la cave à l'appartement.

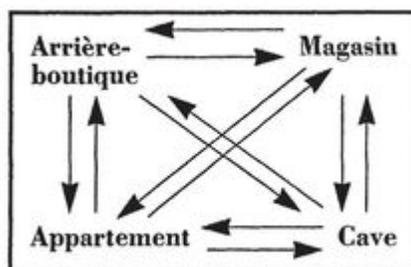


Figure 1

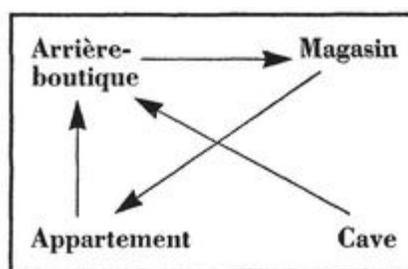


Figure 2

L'arrière-boutique est une pièce étroite et sombre, au sol recouvert de linoléum, encombrée, à la limite de l'inextricable, d'objets de toutes dimensions. Le fouillis est tel qu'on ne saurait dresser un inventaire exhaustif de ce qu'elle contient et qu'il faut se contenter de décrire ce qui émerge un peu plus précisément de cet amoncellement hétéroclite.

Contre le mur de gauche, à côté de la porte faisant communiquer l'arrière-boutique et le magasin, porte dont le battant ménage le seul espace à peu près libre de la pièce, se trouve un grand bureau Louis XVI à cylindre, de facture plutôt épaisse ; le cylindre est relevé laissant voir un plan de travail gainé de cuir vert sur lequel est posé, en partie déroulé, un *emaki* (rouleau peint) représentant une scène célèbre de la littérature japonaise : le Prince Genji s'est introduit dans le palais du gouverneur Yo No Kami et,

caché derrière une tenture, regarde l'épouse de celui-ci, la belle Utsusemi, dont il est éperdument amoureux, en train de jouer au go avec son amie Nokiba No Ogi.

Plus loin, le long du mur, six chaises en bois peint, couleur vert céladon, sur lesquelles sont posés des rouleaux de toiles de Jouy. Celui du dessus représente un décor champêtre où alternent un paysan labourant son champ et un berger qui, appuyé sur sa houlette, le chapeau rejeté dans le dos, son chien en laisse, ses moutons dispersés tout autour de lui, lève les yeux vers le ciel.

Plus loin encore, au-delà d'un entassement d'équipements militaires, armes, baudriers, tambours, shakos, casques à pointe, gibernes, plaques de ceinturons, dolmans en drap de laine ornés de brandebourgs, buffleteries, au milieu duquel se détache plus nettement un lot de ces sabres de fantassin, courts et légèrement recourbés, que l'on appelle des briquets, un canapé d'acajou en forme de S, recouvert d'un tissu à fleurs qui, dit-on, aurait été offert en 1892 à la Grisi par un prince russe.

Puis, occupant tout le coin droit de la pièce, entassés en piles instables, des livres : des in-folio rouge sombre, des collections reliées de *La Semaine théâtrale*, un bel exemplaire du *Dictionnaire de Trévoux* en deux volumes, et toute une série de livres fin de siècle, à cartonnages vert et or, parmi lesquels apparaissent les signatures de Gyp, Edgar Wallace, Octave Mirbeau, Félicien Champsaur, Max et Alex Fischer, Henri Lavedan, ainsi que le rarissime ouvrage de Florence Ballard intitulé *La Vengeance du Triangle* qui passe pour être l'un des plus surprenants précurseurs des romans d'anticipation.

Puis, en vrac, posés sur des étagères, sur des petites tables de chevet, des guéridons, des coiffeuses, des chaises d'église, des tables à jeux, des bancs, des dizaines, des

centaines de bibelots : boîtes à tabac, boîtes à fard, boîtes à pilules, boîtes à mouches, plateaux en métal argenté, bougeoirs, chandeliers et flambeaux, écrivoires, encriers, loupes à manche de corne, flacons, huiliers, vases, échiquiers, miroirs, petits cadres, aumônières, lots de cannes, cependant que se dresse, au centre de la pièce, un monumental établi de boucher sur lequel se trouvent une chope à bière à couvercle d'argent sculpté et trois curiosités de naturalistes : une gigantesque mygale, un prétendu œuf de dronte fossile, monté sur un cube de marbre, et une ammonite de grande taille.

Du plafond pendent plusieurs lustres, hollandais, vénitiens, chinois. Les murs sont presque entièrement couverts de tableaux, de gravures et de reproductions diverses. La plupart, dans la pénombre de la pièce, n'offrent au regard qu'une grisaille imprécise dont se détachent parfois une signature — Pellerin — , un titre gravé sur une plaque au bas du cadre — *L'Ambition, A Day at the Races, La première Ascension du Mont-Cervin* — , ou un détail : un paysan chinois tirant une carriole, un jouvenceau à genoux adoubé par son suzerain. Cinq tableaux seulement autorisent une description plus précise.

Le premier est un portrait de femme intitulé *La Vénitienne*. Elle a une robe de velours ponceau avec une ceinture d'orfèvrerie, et sa large manche doublée d'hermine laisse voir son bras nu qui touche à la balustrade d'un escalier montant derrière elle. À sa gauche, une grande colonne va jusqu'au haut de la toile rejoindre des architectures, décrivant un arc. On aperçoit en dessous, vaguement, des massifs d'orangers presque noirs où se découpe un ciel bleu rayé de nuages blancs. Sur le balustre couvert d'un tapis il y a, dans un plat d'argent, un bouquet de fleurs, un chapelet d'ambre, un poignard et un coffret de vieil ivoire un peu jaune dégorgeant des sequins d'or ;

quelques-uns même, tombés par terre çà et là, forment une suite d'éclaboussures brillantes, de manière à conduire l'œil vers la pointe de son pied, car elle est posée sur l'avant-dernière marche, dans un mouvement naturel et en pleine lumière.

Le second est une gravure libertine portant pour titre *Les Domestiques* : un garçon d'une quinzaine d'années, portant un bonnet de marmiton, le pantalon aux chevilles, s'arc-boutant contre une lourde table de cuisine, est sodomisé par un cuisinier obèse ; couché sur un banc devant la table, un valet en livrée a déboutonné sa braguette, faisant apparaître un sexe en pleine érection, cependant qu'une soubrette, relevant de ses deux mains ses jupes et son tablier, s'installe à califourchon sur lui. Assis à l'autre bout de la table en face d'une copieuse platée de macaronis, un cinquième personnage, un vieillard tout de noir vêtu, assiste, manifestement indifférent, à la scène.

Le troisième est une scène champêtre : une prairie rectangulaire, en pente, d'herbe verte et épaisse, avec une quantité de fleurs jaunes (apparemment de vulgaires pissenlits). Au haut de la prairie il y a un chalet devant la porte duquel se tiennent deux femmes très occupées à bavarder, une paysanne coiffée d'un foulard et une bonne d'enfants. Trois enfants jouent dans l'herbe, deux petits garçons et une petite fille qui cueillent les fleurs jaunes et en font des bouquets.

Le quatrième est une caricature signée Blanchard et intitulée *Quand les Poules auront des dents*. Elle représente le général Boulanger et le député Charles Floquet en train de se serrer la main.

Le cinquième enfin est une aquarelle ayant pour titre *Le Mouchoir*, et illustrant une scène classique de la vie parisienne : rue de Rivoli, une jeune élégante laisse tomber son mouchoir et un homme en frac — fines moustaches, monocle, souliers vernis, œillet à la boutonnière, etc. — se précipite pour le ramasser.